

III. P. Kr. Iavorov²⁷ : Choix de poèmes^{IV}

Je n'ai pas recherché les joies,
Ni pourchassé vents et poussières ;
Pourtant je n'ai guère à personne
Fait jamais craindre aucun calvaire.

Un rêve de choix remplissait ma vie,
Un haut idéal l'inspirait,
Le monde a méconnu ma noble envie,
L'un à l'autre nous fûmes étrangers.

Et simple hôte parmi les hommes,
Avec mon pâle immuable sourire,
J'ai pris le sentier le plus sûr
Qui mène à la sortie.²⁸

27. Note de l'éditeur : repris du manuscrit n°13 des *Ecrits Inédits*, intitulé *P. Kr. Iavorov : Choix de poèmes*, qui comprend deux propositions de pages de titres :

Première proposition :

“P. KR. – IAVOROV - remarquable poète bulgare
Choix de Poésies. Traduction en vers français, avec annotations et une
notice sur le poète par Lubomir G. Guentchev”.

Seconde proposition :

“P. Kr. – IAVOROV Choix de poésies traduites et annotées par Lubomir
G. Guentchev”.

28. Note du traducteur : “Iavorov nous a légué sa plus vraie caractéristique
en tant qu'homme et poète, dans la brève poésie ci-dessus, apparemment
simple, où pourtant chaque mot est bien significatif ; – chant de cygne et
pressentiment de son départ, aussi douloureux que prématuré”.

P. Kr. Iavorov

Péio Kratcholov, auquel plus tard fut donné le pseudonyme Iavorov, naquit le 01 janvier 1878, alors que la guerre libératrice russo-turque touchait à sa fin. C'est l'un des quelques poètes qui marquèrent la première période de la vie de la Bulgarie libérée. Sa personnalité, son œuvre, sa vie et sa fin tragique sont un phénomène complexe qui, même de nos jours, n'a cessé d'occuper littérateurs et critiques.

Son lieu natal – Tchirpan, modeste ville en Thrace septentrionale (sur la voie ferrée Sofia-Bourgas) – était déjà, peut-être plus que son milieu familial même, un facteur déterminant. D'une part, la plaine, vaste et monotone, qui porte à la rêverie, à la méditation, à l'introspection; d'autre part, des interférences ethniques et historiques, différentes et multiples, qui avaient déposé dans la nature de ce lointain descendant d'Orphée et de Spartacus des tendances fort diverses, depuis l'orphéisme jusqu'à l'esprit de révolte et d'indépendance... C'est de là que découlent, dans une grande mesure, les lignes et les caractéristiques essentielles de la poésie, des activités et de la tragique existence d'Iavorov.

Cœur idéaliste et porté au sacrifice, Iavorov se résigne à ne pas terminer ses études au lycée de Plovdiv, afin d'aider son père à entretenir sa nombreuse famille, et devient modeste employé des postes. Des avancements successifs le conduisirent en différentes localités, jusqu'à Bourgas, sur le bord de la mer Noire. Partout il souffrait de l'isolement, car son occupation favorite était les cercles d'études qu'il organisait avec des amis pour élargir sa culture et pour étudier le socialisme, qui, au demeurant, ne fut, chez lui qu'une attitude et jamais une véritable profession de foi mise en pratique... Pendant ce temps, il composait et envoyait à diverses revues des poésies qui n'étaient pas toujours publiées, et qui traduisaient les réflexions et les émotions du jeune homme sur des thèmes plutôt extérieurs.

De bonne heure, Iavorov porta son regard sur la situation misérable de la paysannerie – sujette, d’une part, aux exactions d’un pouvoir âpre aux contributions, d’autre part, aux caprices de la nature parfois marâtre. Sa sympathie et sa compassion révoltée pour le peuple laborieux s’exprimèrent dans des poèmes tels que : *A un pessimiste*, *Au champ*, *Au printemps*, *En Mai*, etc., et surtout dans le célèbre poème *La Grêle*, qui n’a guère d’égal même dans les littératures étrangères.

Le spectacle de la nature fournit à Iavorov le thème de poésies allègres et sereines, où, pourtant, plus d’une fois, apparaît une note mélancolique, quand l’homme y est associé. Le jeune poète, conduit par un sens très sûr des choses et par une intuition remarquable des formes poétiques, excelle à tracer avec une étonnante sobriété des tableaux aussi suggestifs que vivants. Cependant, une de ses premières poésies – *Devant les murs de la prison* – dénote, assez tôt, un esprit inquiet, gagné par l’idéal d’une vie meilleure, pleine de lumière et de justice...

Mais plusieurs de ses poésies, et ce sont les plus originales, sont conçues dans l’esprit et le style de la poésie populaire. – Telles sont surtout : *Chanson bergère*, *Têtes jeunes - têtes folles*, *Paulet le fougueux* et *Paulette la jeune* et, particulièrement, *Calliope*, qui valut au jeune auteur provincial les bonnes grâces du cercle littéraire formé autour du critique et docteur ès lettres Krestev. Celui-ci fit des éloges au poète et publia sa poésie dans la revue *Pensée*.

Une étape nouvelle commençait pour Iavorov. Mais son transfert en service à Sofia et son affiliation aux milieux littéraires de la capitale ne lui portèrent vraiment pas bonheur. Intérieurement, il resta étranger à la mentalité et aux prétentions de ces soi-disant aristocrates de la jeune Bulgarie et il chercha un autre idéal, une autre activité. Déjà ses rapports amicaux avec des réfugiés arméniens amorçaient chez lui une tendance qui se fit jour dans son poème célèbre *Arméniens*.

Bientôt Iavorov se joignit aux insurgés macédoniens et, pendant trois ans, il leur prêta sa plume et son bras

armé. À cette époque se rapportent ses *Chants de haï-doukhs*, connus et chantés comme des chansons populaires; de même, deux ouvrages historiographiques et biographiques sur le mouvement insurrectionnel en Macédoine.

L'insurrection ayant échoué (en 1903), Iavorov rentra à Sofia et se retrouva dans l'ancienne ambiance, ne voyant plus d'idéal digne de ses aspirations. Bientôt il crut le trouver dans la personne et l'amour de Melle Mina, la jeune sœur d'un de ses confrères du cercle "Pensée". Mais la belle inspiratrice est éloignée, et, quelques années plus tard, sa mort à Paris met fin aux rêves et aux espoirs du poète d'un bonheur familial idéalement entrevu. Une série de poésies exquises dédiées à Mina rappellent la sincérité et la pureté d'un amour, devenu une véritable dévotion.

Le poète se renferme de plus en plus en lui-même, scrute son "moi" et son destin; les thèmes de sa poésie deviennent des thèmes personnels, intérieurs. Deux voyages en France – d'abord à Nancy, comme directeur de la Bibliothèque Nationale, en 1906-1907, puis à Paris, comme "dramaturge" (secrétaire artistique) au Théâtre National en 1900, – lui donnent lieu de connaître les symbolistes français, dont il subit l'influence tant pour la forme que pour le fond de sa poésie. Ses thèmes deviennent de plus en plus sombres, tragiques, et le symbole est pour lui un moyen d'expression favori et caractéristique. Le bref poème *Muraille de glace* est un des ces poignants symboles. – Certaines autres pièces de cette époque : *Désir*, *Ardent désir*, *Soupir*, *Violettes*, *Feuille arrachée*, *Jours dans la nuit*, *Le soleil s'est éteint*, etc., sont des chefs-d'œuvre ou des modèles de poésie symboliste. La pièce *Le Bizarre* est une autoprojection et un portrait du poète lui-même.

D'autres pièces : *Testament*, *Compagnons*, *Heureux qui...*, *La Gloire du poète*, etc., à tonalité sarcastique, reflètent le mépris du poète pour l'esprit profiteur et les ambitions terre-à-terre.

Quelques autres pièces ont des thèmes abstraits ou philosophiques : *Juifs*, *Thomas*, *Nirvana*, *L'esprit du*

grand désir, qui font penser au chemin ténébreux où s'égarait souvent la pensée du poète, inquiète, scrutatrice, jamais satisfaite, cherchant l'absolu. Les longs poèmes *Une nuit*, *À l'heure de la brume bleue*, et quelques autres, témoignent d'un esprit anxieux, hanté par l'idée du néant et de la mort. *Je souffre* et *Le Chant de l'homme* sont des tentatives désespérées de connaître le fond des choses, de parvenir à la certitude.

Trois grands poèmes : *Sapho*, *Cléopâtre*, *Messaline*, sous le titre commun *Reines de la nuit*, présentent l'amour-passion sous trois aspects différents, suffisamment symbolisés par les noms de leurs personnages.

Iavorov a donné au théâtre deux drames (tragédies) qui, bien que contenant des éléments autobiographiques, posent des problèmes psychologiques et sociaux complexes. Ce sont : *Au pied du Vitocha* et *Quand la foudre tombe, comme l'écho meurt*. Le dialogue est intime, l'action judicieusement motivée.

Des malentendus avec sa femme, Laure (fille du Président de l'Assemblée Nationale), qui, dans un moment de crise, se donna la mort, achevèrent de ruiner, physiquement et moralement, le poète. Par une tentative de suicide, il se rendit aveugle ; à la seconde, il quitta la vie pour se libérer de la douleur de se savoir injustement accusé...

Iavorov était une nature ardente, démonique, égocentrique, privée de la vertu de croire longtemps à quoi que ce fût, sujette aux émotions intenses, aux conflits intérieurs, considérant tout de son point de vue. La subjectivité, l'intellectualisme et l'individualisme sont les dominantes de sa pensée et de sa poésie, qui est l'expression de l'homme intérieur, tragiquement angoissé. Sous ce rapport, il est le précurseur de nos symbolistes (N. Liliev, Th. Traïanov) et de toute la poésie moderne bulgare (de l'époque jusqu'à la fin de la deuxième guerre mondiale), dont la caractéristique fondamentale consiste à rendre, à traduire par le verbe mesuré et rythmé les moments de vie rehaussée, intense ou rêveuse de l'âme.

Grand poète, il n'est pas cependant symboliste à

proprement parler. – “Non ! mais c’est un romantique tardif”, déclare le critique Siméon Radev, en ajoutant : “Il a conféré au vers bulgare une souplesse et une sonorité qui suscitent l’admiration”. Conduit par son sens poétique, par son intuition, il a diversifié et assoupli les formes poétiques élaborées jusqu’à lui, en leur faisant revêtir un contenu nouveau. À cet égard, il est reconnu comme l’un des plus grands artistes et virtuoses du verbe poétique bulgare.

Moralement considéré, Iavorov est un homme et un poète qui ne se pardonne aucune déviation ou défaillance. Pour lui, la vie est avant tout un problème moral, il ne peut donc l’admettre avec calme. La conscience est sans cesse tendue et ne trouve guère d’issue aux contradictions de la réalité, au milieu de laquelle il aspire à une tranquillité, à une pureté de rêve.

L’amour est aussi, pour Iavorov, un problème moral. Les pièces de vers qu’il lui consacre sont exemptes de l’érotisme cru de quelques autres poètes ; ce sont des allusions à l’aspiration des âmes à l’union, au destin qui les tient éloignées l’une de l’autre, à leur désespoir de se trouver ensemble et de se comprendre... La poésie devient donc pour lui non plus une représentation d’une réalité extérieure, un métier ou même une mission sociale dans le sens habituel du terme ; c’est plutôt, et surtout, une révélation de soi-même, de son propre destin intérieur – les problèmes extérieurs s’y reflètent, deviennent des problèmes personnels, se transforment en revêtant un aspect éthique et parfois tragique... Iavorov cherche sans cesse le fondement moral de sa propre vie, ainsi que de celle des autres. Pour lui, comme pour tout grand poète, l’art est une délivrance, une purification de l’âme.

Sa tendance à rendre son expression vive et suggestive l’amène parfois à devenir oratoire ou même raisonneur. Les répétitions et les antithèses sont pour lui des procédés fréquents et affectionnés, et sa phrase devient quelquefois pathétique.

Iavorov est, à plus d’un égard, un symbole de son époque – époque de transition et de transformations

rapides tant intérieures qu'extérieures; une époque de désarroi et d'effervescence dans un pays qui vient d'accéder à la liberté et s'efforce d'être indépendant; une époque d'âpres compétitions et de criantes injustices; une époque où des influences et des idéologies différentes s'affrontent dans la vie publique et dans l'âme des intellectuels, encore relativement peu nombreux, qui cherchent leur voie et le sens de leur vie, et qui souffrent souvent par manque d'une philosophie sereine qui leur permette de considérer les hommes et les événements d'assez haut pour distinguer le fondamental de l'accidentel, et l'éternel du contingent...

Quoi qu'on puisse dire d'Iavorov, il est considéré, et il demeure un de nos classiques; il est l'ami des générations qui l'ont connu d'assez près, ou de celles qui font sa connaissance par ses œuvres. Celles-ci ont été publiées successivement sous les titres suivants : *Poésies* – 1901 ; *poésies* – 1904. Peu après, les meilleures de ces pièces formèrent une anthologie. La seconde publication renferme les *Chants de haïdoukhs* (composés pendant sa période macédonienne); *Georges Deltchev* (1904) – biographie du chef révolutionnaire macédonien; *Insomnies* (1907) – nouveau recueil de poésies; *Émotions et vœux des Haïdoukhs* (1909) – *Souvenirs macédoniens*; *Après les ombres des nuages* (1910) – dernier recueil de poésies; Les drames : *Au pied du Vitocha* (1911) et *Quand la foudre tombe, comme l'écho meurt* (1912). Les *Poésies* ont été plusieurs fois rééditées, après la mort du poète.

Notes du traducteur

Ce recueil de traductions, forcément incomplet, ne peut être que relativement représentatif du poète Iavorov. Nous avons délibérément renoncé à traduire certaines pièces où la langue bulgare est dans toute sa magie, telles que *Calliope*, *Têtes folles - têtes jeunes*, car nous avons jugé peu probable qu'on puisse y arriver à des équivalences satisfaisantes.

Nous avons voulu épargner au lecteur étranger la lecture (ne serait-ce qu'en traduction tant soit peu réussie) de ce poème cauchemardien qu'est *Une nuit*. Nous en dirions autant de quelques autres. Quant à d'autres pièces, telles que *Arméniens*, *Juifs*, nous avons estimé qu'elles ne sont plus guère de nature à intéresser ou à émouvoir beaucoup, à présent, le lecteur moderne.

Mais c'est surtout un bon nombre de pièces de la dernière période, formant le recueil *Lucidités* que nous n'avons pas cru opportun de traduire. Dans plusieurs pièces de ce cycle, qu'on place sous le signe du symbolisme, il y a un peu trop de sombre pour que nous jugions pertinent de les présenter au lecteur étranger, qui s'étonnerait peut-être que, même à cette époque-là, notre poète n'eût pas suffisamment de ressources intérieures pour surmonter le côté humain de sa tragédie...

Et ces explorations dans le cosmique, qui sont plutôt des errements désespérés d'un esprit inquiet, ardent et insatiable, – telles que *Nirvâna*, *Thomas*, *L'Esprit de l'ardent désir*, etc., nous avons craint d'aboutir à une sorte de verbiage si nous avions osé, du moins pour le moment, les transposer, telles quelles, en vers français. Enfin, les trois grands poèmes *Sapho*, *Cléopâtre*, *Messaline*, nous avons cru devoir nous abstenir de les traduire – nous réservant, toutefois, une pareille tâche pour l'avenir...

Nous espérons que ce choix de poèmes traduits donnera, tant par le fond que par la forme, une idée suffisante de notre poète, en le présentant sous le meilleur

aspect et de manière à le faire estimer par le lecteur étranger. Car notre poète fut vraiment un homme sincère, à l'esprit droit, et désireux de grandes et belles choses.

Pour la forme de nos traductions, nous nous sommes efforcé de rester aussi près que possible de l'original ; mais nous avouons que, dans cette lutte ingrate pour le fond avec la forme et le verbe, quelques éléments sont tombés en route ou ont dû être sacrifiés. Cependant, l'essentiel y demeure, car nous avons le sentiment, et la certitude, d'avoir travaillé consciencieusement et patiemment pro arte.

Et si nous pouvions formuler des vœux, outre celui, bien légitime, de voir le résultat de nos efforts favorablement apprécié, nous formons celui-là, particulièrement, que quelqu'un aille plus loin et obtienne bien mieux ; – nous nous en réjouissons et l'en remercions...

La plupart des pièces de vers qui suivent sont présentées suivant l'ordre chronologique, avec indication de l'année de leur composition ou de leur première publication. Cette ordonnance laisse voir comment des pièces allègres et sereines alternent avec des pièces sérieuses, aux thèmes sombres, angoissants ou philosophiques. Elle permet aussi d'observer l'“ évolution” spirituelle du poète et de suivre – à travers les poèmes dont plusieurs sont des confessions ou des révélations, – le chemin, pénible et tortueux, de sa destinée.

D'ailleurs, plusieurs pièces étaient initialement groupées en “cycles”, dont les titres évoquent les états d'âme qui les ont fait naître, le thème commun ou la tonalité de chaque série. – Ces “cycles” sont intitulés : Solitude, Soirs de Mai, Visions de minuit, Vers la cime, Journal, Déchéance, Lettres, Insomnies, Aveux, Bagues à la main gauche, Gémissement, Lucidités. Les cycles Insomnies et Lucidités constituent de véritables recueils, publiés séparément.

Quelques-unes des annotations ménagées çà et là, à l'endroit de certaines traductions, compléteront peut-être, plus ou moins, la notice sur le poète, placée en tête de l'ouvrage. Si elles avaient été incorporées dans la

notice, elles l'auraient probablement alourdie et auraient nui à la cohésion de l'ensemble.

Les autres sont destinées surtout à éclairer le lecteur étranger sur quelque côté du fond ou de la forme des pièces auxquelles elles sont jointes, ou à fournir des renseignements supplémentaires sur l'auteur... Elles ont trait surtout à des idées de second ordre ou à des détails jugés utiles...

Lubomir Guentchev

1. Pièces extraites de l'*Anthologie* (1901-1904)²⁹

Devant les murs de la prison (1896)

Devant moi, la prison dresse ses murs de pierre
De mousses recouverts, par la rouille rongés,
Les portes, les barreaux, dévorant la lumière,
Achèvent sa laideur et son sinistre aspect.

Elle est là, bien debout, forteresse éternelle,
Ce témoin permanent du mal et du néant,
Objet d'une malédiction perpétuelle,
Symbole haïssable et tout couvert de sang.

Elle est là, silencieuse ; et je dis en moi-même :
Ô murs sombres et froids, si vous pouviez parler,
Combien riche serait le lot ardent et blême
De propos inconnus que vous livreriez !

Ton langage nouveau fournirait au poète
Les mots pour composer son poème de sang,
Et plus puissant serait son appel de prophète
Que ne serait le plus redoutable tranchant.

Prison muette et carnassière
Si tu venais à t'écrouler,
Oh, quelles souffrances meurtrières
À nos yeux se révéleraient !

Ainsi, dans l'océan, le roc résiste aux vagues
Prêt à donner la mort qu'il garde dans ses flancs,
Et le nuage au ciel, qui s'arrête ou divague,
Nous cache quelque temps les astres rayonnants.

29. Note du traducteur : "Les pièces formant l'*Anthologie* firent d'emblée la renommée du jeune poète. Elles sont des plus connues et certaines sont populaires. La plupart sont composées sur des thèmes extérieurs et témoignent assez tôt d'un talent nouveau. Il y a, dans la tonalité de quelques-unes d'entre elles, quelque chose qui annonce le grand tournant qui portera le regard du poète vers son propre moi et le fera pencher de plus en plus sur son propre destin. – Et ce seront alors les *Insomnies*".

Pourtant, enfin, le jour arrive,
Les vagues redoublent d'effort,
Le granit cède, à la dérive,
Tout au fond il trouve son sort.

Lorsque l'heure est enfin venue,
Le nuage est chassé des vents,
Les astres nous offrent leur vue,
Tout brillants dans le firmament.

Le jour vient et, muraille fière,
Tu rendras les larmes, le sang,
Sous les corps de la juste colère
Tu t'écrouleras en grinçant.

À un pessimiste (1898)

Oui, le peuple est esclave et dort d'un lourd sommeil ;
Inconscient de lui-même, insensible et muet,
Inoffensif et routinier ;
Il est chargé de fers et dans la mort si humble,
Comme si dans la peine il trouvait son bonheur...
Oui, frère, il est esclave !

Mais ne blasphème pas, ne maudis pas ce peuple
Qui ne voit pas son mal, lorsque ce même mal,
Tous les jours s'approfondissant,
S'enfoncé dans sa chair, boit la dernière goutte
De son sang, sans pitié l'abrutit et l'épuise...
Oui, détrompe, détrompe-toi !

Je sais, tu le chéris, l'éternel malheureux,
Avec une douleur de fils tu le rudoies, -
Je comprends ton propos :
Tu as grandi chez lui, partageant sans murmure
Son croûton sec et noir ; mais dis, ô fils fidèle,
Ce peuple le connais-tu bien ?

Ah ! si tu connaissais les doutes invisibles
Les regrets cordiaux, les peines infinies
De l'esclave toujours courbé,
Tu frémirais d'horreur, et, loin de le maudire,
Tu pleureras son sort bien douloureusement,
Comme ton père bien-aimé.

Il traîne avec dépit le joug de l'esclavage,
De la vie il ressent la criante injustice,
Mais se croit impuissant ;
Car il croit ses malheurs au destin imputables,
Il implore le ciel dans l'espoir d'une grâce –
C'est un aveugle dans la nuit.

Va donc, va près de lui ; que la vive lumière
De ton savoir éclaire enfin sa nuit profonde
Comme un rayon sauveur ;
Ayant repris conscience, il brisera ses chaînes,
Et de sa destinée il deviendra le maître,
Ayant vu le chemin !

Au printemps (1839) ou *Chanson printanière*

Les neiges de Mars ont fondu ;
Le ruisseau, si longtemps gelé,
Par un souffle chaud ranimé,
Roule encor ses flots écumeux.

Très tôt, dans le clair firmament
L'ardent soleil tout haut resplendit,
L'oiseau s'élève, réjouit.
Et chante salut au printemps.

Partout le bruit, les voix, la vie,
Les campagnes sont en éveil,
Et les laborieux paysans
Reprennent le chemin des champs.

Chanson bergère (1899)

Hier soir à la campagne,
Ô ma chérie, ma belle,
J'arrêtai mon troupeau,
Je fis un léger somme –
Ce fut un méchant rêve,
Ah, quel malheur c'était !

On t'avait fiancée
À ton voisin Radoï
Moi j'étais allié
À la peine très noire,
Qui me dévorait,
Qui me rongait le cœur.

En sursaut je m'éveille,
Mon pauvre cœur tressaille,
Je quitte mes moutons,
Je cours vers ta maison,
Malade de chagrin,
J'en veux à ton voisin.

Il est déjà bien tard,
La chandelle y brille encor,
Il y a là de la joie –
Pour toi, pour toi, ma belle,
Mon cœur n'en peut plus...
Qui donc était ton hôte ?

Sisyphé^{30*}

Prenez garde, imprudents ! enfants déraisonnables,
Vous enfoncez, brûlant, dans la poudre un tison ;
Vos cœurs éclateront au tonnerre effroyable,
La flamme et la fumée achevant l'explosion.

30. Note du traducteur : “Publié après le mort du poète en 1936. Poème composé à propos des jacqueries ayant eu lieu du 16 au 19 Avril 1900”.

Enchaînez le géant dans les plus fortes chaînes
Que Vulcain forgerait, oh ! ne l'excitez pas :
D'un geste de son bras il brisera ces chaînes
Et lui-même à son tour il vous enchaînera.

Le couteau a touché jusqu'à l'os – cri terrible !
Le peuple souffre, gronde – et plus fort que la mer ;
S'il se met en courroux, tout lui sera possible –
Des montagnes de plomb ne pourront le dompter.

Cet autre Sisyphe est voué à la souffrance –
À rouler son rocher sans trêve et sans répit,
À tâtonner dans le cachot de l'ignorance,
À traîner sur la pente un énorme dépit.

La sueur et le sang sur son corps ruissellent,
Le pauvre espère encor parvenir à la fin
Et goûter le repos... Mais la pierre éternelle
Irrésistiblement roule au fond du ravin.

C'est le jeu sans merci – ô dieux impitoyables,
Pourquoi l'accablez-vous de nouvelles douleurs ?
Votre méchanceté sera-t-elle implacable,
Et n'est-ce pas déjà le comble des malheurs ?

Sans doute espérez-vous qu'en roulant, la pierre
Écrasera un jour l'esclave infortuné,
Et qu'enfin, le martyr disparu sous la terre,
Votre sommeil heureux ne sera plus troublé ?...

Prenez garde ! Sisyphe a soulevé la pierre –
Sur qui va-t-il l'abattre ? – Oh ! il se vengera ;
L'Olympe, ô dieux, sera réduit en poussière,
Et jusqu'à nous le ciel lui même tremblera !

Primevère (1900)³¹

À peine le soleil a-t-il
De sa caresse première
Touché coteaux et prés,
Et toi, gentille primevère,
Tu t'empresses de relever
Ta tête vers le ciel.

Premier enfant du jeune printemps,
À qui ton doux et frais sourire
Est-il donc destiné?
Oh ! jamais l'innocente enfance
N'a eu l'œil si plein de bonheur
Pour la mère chérie !

N'as-tu pas, sous ton front si tendre,
Quelque soucieuse pensée,
Ô fleur aimable ?
Peut-être demain par la gelée
Ta tête, précocement levée,
Pencherait flétrie !...

Mais en vain je te le demande, –
Joyeuse, confiante, tu offres
Ton visage aux rayons
Que pendant cette matinée,
L'éblouissant soleil prodigue
Déverse dans l'azur.

31. Note du traducteur : “Le titre de l'original est non “Primevère” ; mais le nom d'une autre fleur précoce – le “colchique” ou safran des prés, à corolle jaune ou violette, très aimée chez le peuple bulgare, car elle apparaît vers la fin de l'hiver, presque en même temps que le perce neige (et fleurit de nouveau à la fin de l'été) en émaillant les prés. Ne sachant si et à quel point cette fleur est honorée chez le peuple français, j'ai cru pouvoir lui substituer la primevère, – nom plus poétique –, qui, autant que je le sache, est très aimée, et considérée comme l'une des fleurs annonciatrices du printemps... On peut entrevoir le symbolisme dans l'image qui fait le fond du poème”.

Fleuris tranquille ! Ainsi le cœur
Que vient d'éclairer le bonheur
De sa douce lumière.
Ne se doute pas des malheurs
Que lui réserve l'avenir ;
– Il ne peut s'attrister.

Pâques (1900-1914)³²

Entendez, dans la nuit, les sons joyeux et clairs !
Les cloches tout en chœur entonnent leur concert.
Une auguste nouvelle ébranle le silence
Et l'écho la répand jusqu'à la voûte immense,
Et semble en remplir l'univers.

L'obscur nuit devient solennelle et s'éclaire,
De mystiques rumeurs vibrent dans l'atmosphère,
Et des âmes sans nombre, en longue procession,
Qui viennent du péché de rompre l'obsession,
S'élèvent dans l'espace et font monter leurs prières.

Cloches, sonnez toujours ! A chaque coup nouveau
Monte dans la mémoire un souvenir très doux,
Et le cœur, un moment détourné de sa peine,
Ecoute la légende émouvante et sereine
Du temps, hélas ! lointain, qui fut si bon pour nous –
Le temps des rêves d'or, des jeunes espérances,
Les jours morts à jamais, jours de l'insouciance,
Où nous vivions sous l'humble et cher toit paternel,
Ignorant la fatigue et le chagrin cruel,
Le cœur plein de la foi naïve de l'enfance.

Je revois se dresser des visages très chers.
Ils passent dans mon âme ainsi que des éclairs ;
Voici d'abord mon père adonné à son rêve.
Caressant les cheveux de l'enfant qu'il élève ;
Voici encor ma mère au sourire si fier ;

32. Note du traducteur : “Dédié, en 1914, à Athanase, frère cadet du poète”.

Puis ce sont frères, sœurs aux chevelures blondes.
Menant par tout le jour leur turbulente ronde,
Les yeux vifs et rieurs – visage rose et gai
De la compagne à qui mon cœur se prodiguait, –
Du dernier des printemps fleur la plus tendre au monde...

Heureuse et douce enfance, et paisibles séjours !
Le pauvre voyageur a quitté leurs contours ;
Saturé de chagrins, de peine quotidienne,
Il suit la route aride où son destin l’emmène,
Sans espoir de retour ;
Son regard plonge dans l’horizon toujours sombre,
Et pour se reposer il ne trouve aucune ombre,
Sur lui un ciel maussade et toujours menaçant
S’apprête à le frapper de ses coups foudroyants...
Et pas un compagnon qui lui donne la main !

En Mai (1900)

C’est le printemps – et c’est la joie,
C’est le soleil resplendissant ;
L’épi d’or mûrit dans les champs,
Et dans les prés reverdissants
Brillent des larmes – diamants ;
Soupir divin – souffle si fin
Dans la vigne aux rameaux grimpants.

Dans les champs, vertes étendues,
Un gai tumulte retentit ;
Au dur labeur infatigable,
C’est le laboureur qu’on y entend ;
Ohé ! bergers, moissonneurs,
Entendez le chant du faucheur !

Peuple paysan, misérable
Depuis toujours, sans nul repos
Sous le vent, la pluie et la grêle,
Voué à la peine éternelle,
Sans cesse les mains dans la glèbe... –
C’est ton implacable destin !

Tu chantes – le jour est propice ;
Mais les mauvais jours reviendront –
Essuie la sueur qui ruisselle,
Que de nouveau net soit ton front,
Car bientôt de peines nouvelles
Accablé, où les marqueras-tu ?

Désir (1900)

La tête pèse exténuée,
Dans la poitrine plus d'élan,
Dans l'âme lasse, saturée
C'est la brume du soir tombant.
La lune rêve, culminante,
Sous la caresse du zéphir
La vague clapote, indolente,
Et berce la barque à son bord.

D'une ivresse mon âme est pleine,
Des rêves m'appellent tout bas
Vers des solitudes lointaines –
Lieux déserts où nul ne va.
Là, baisé par le clair de lune
Et par le zéphir caressé,
Je n'éprouverai peine aucune,
Par le flot mollement bercé.

Épitaphe (1900)

Il n'a pas recherché la bruyante gloire
Dans les combats sanglants sur les places publiques ;
Mais partout où le mal sévit dans les ténèbres,
Il a porté l'amour qui fut son arme unique ;
Partout où du mensonge on avait eu le culte,
De la vérité il a porté l'oriflamme.

Son cou n'a pas fléchi sous les dures épreuves,
Son chemin de martyr n'a pas brisé sa force,

La colère jamais n'ébranla sa poitrine,
Même pour l'ennemi il avait un sourire –
Ainsi fut-il toujours, et tel jusqu'à la tombe.
Héros chéri, qu'un bon repos te récompense !

La Grêle (1900)

Prologue :

“Il en fut une, il en fut deux, et même
Trois pénibles années ;
Ah ! l'on s'en souviendra !
Seigneur-Dieu, pour quelque grand péché,
Levant Ton bras puissant,
Tu nous as châtiés.
Qui dirait la détresse
Des misérables gens,
Bien qu'elle soit de naguère ?
Il y en aurait tant à dire !
Mieux eût été l'épidémie,
Mieux eût été la peste même –
Une fois qu'on est dans la tombe,
On n'a plus faim, on n'a plus soif.
Mais ça été la grêle – elle a ravagé ;
Mais ça été l'eau folle – elle a dévasté ;
Et la gelée, et la sécheresse –
Le grain dans la terre a grillé.”

Enfin, les neiges n'y sont plus,
Et le pluvieux printemps non plus,
Les campagnes naguère vertes
Par l'or de l'été sont couvertes.
Les blés mûrissent dans les champs,
Bien plein, le bel épi se penche,
La consolatrice – espérance
Soutient le laborieux paysan.

La joie est là, qui le réchauffe.
Un sourire éclaire ses traits,

De sa bouche un soupir s'exhale.
Il joint les doigts, fait un geste pieux :
"Qu'il fasse beau et grand soleil
Encore une bonne semaine,
Et ce sera la fin de nos peines,
Notre fardeau s'allégera!"

Aussi longtemps qu'il a des forces,
Le paysan travaille et peine.
Et le repos? – Il y a l'hiver.
Il ne dort guère, il est levé
Avant que les coqs n'aient chanté.
Et que le chien n'ait aboyé.

"Dis donc, mon homme, as-tu bien pris
Goudron et cordes au marché?"

La soucieuse ménagère,
Toujours matineuse ouvrière,
Elle sait bien que tout y est,
Mais, que veux-tu? – ce cœur inquiet
Ne cesse de se démener...

"Femme, écoute, demain sept autres
Seront là, prêteront main forte.

Jean, lève-toi, eh! paresseux!

Vois-tu? déjà le ciel rougeoie.

Dans peu le soleil sera haut.

Va donner du grain au bétail!"

Jean, somnolent sous le hangar,

Se frotte l'œil, baille et se drolote.

Griset, de son museau humide,

Vient tout près, lui fouille le cou.

"Eh, là, lève toi!" crie encor

Le père au milieu de la cour.

Forçant un clou au chariot.

Chez un voisin, quel tintamarre!

On entend quelqu'un rudoyer;

Le marteau s'abat dans une forge,

L'enclume y répond chaque fois.

La brise matinale apporte

Des sons lointains et des rumeurs :

Des moutons bêlent quelque part...
Partout la vie reprend son train,
Le soleil est déjà bien haut,
Et darde ses ardeurs à la terre.

Midi passe – chaleur terrible,
La sécheresse est à son comble ;
Et, levant des yeux pleins d'angoisse,
D'une manche épongeant son front,
Chacun regarde l'horizon.
Le ciel est gris, devient plus sombre,
Le soleil pâlit, fielleux,
Au sud, une noire nuée
Monte, rampe et le rejoint,
D'autres la suivent, menaçantes, ...
Ça y est ! entends le cri des coqs ;
Et là, sur le bord du ruisseau,
Qu'ont-elles pour crier, les oies.
En déployant ainsi leurs ailes ?
Car, les sottes, tu sais bien, elles
N'ont fait ni labour, ni semailles.

Reviens, ô perfide nuée,
Attends donc, ô noir ravageur,
Une semaine, ou deux, ô monstre,
Alors viens enfin !... Mais la nue
Rampe et tord l'échine poilue,
Éclipse le soleil ; le ciel
Sinistre, noir, est sans pitié
Un nouveau malheur vient, nous guette ;
On rentre tout sous quelque abri,
Le cœur, anxieux, frémit de crainte,
Là-haut courent des vapeurs noires,
Il tonne – un grondement d'enfer,
Un tourbillon – quelle poussière !
La voûte sombre se déchire
Un éclair – et d'autres – tonnerre !
Retentissent monts et vallées,
La terre tremble – c'est la grêle –
Grêlons comme des œufs, des noix –

Seigneur, arrête, arrête – épargne
Notre labeur, notre sueur –
Nous avons peiné jusqu’au sang!...
Mais, c’en est fait – dernier tonnerre –
Écho mourant dans le lointain;
Et comme un loup chassant la harde
Le vent ravage dans le ciel;
Le soleil reparu éclaire
Une triste file de gens –
Des jeunes, des vieux, des enfants,
Tout le monde se rend aux champs;
Tous, se précipitant pieds nus.
Portés par l’éternel malheur,
Visages blêmes et livides,
S’en vont voir leurs champs dévastés.
Où la moissonneuse – bourrasque
Vient de moissonner sans merci
Le blé, le mil, l’avoine et l’orge –
Épis verts, épis mûrs, gisants –
Pêle-mêle jonchant la terre.

Feuille arrachée (1901)³³

Feuille flétrie,
Feuille arrachée,
Qui sait où le vent
L’aura emportée!
Ainsi l’orphelin –
Bien loin s’en est allé,
Tout seul à l’étranger.

33. “Cette petite pièce, très exquise, fait penser au poème de P. Verlaine *Chanson d’automne*. Mais elle évoque aussi la dernière strophe de *L’Isolement* d’A. de Lamartine : “Quand le vent froid du Nord souffle dans la prairie”... Le vers bref et dynamique, sans avoir la même caractéristique de sonorité imitative, ainsi que la brièveté même du poème, en font un de ces chefs-d’œuvre qui paraissent être venus spontanément, tellement on y sent peu le travail du poète...”.

Feuille arrachée – au fond
De quelque lointain vallon
Elle trouvera la paix ;
Et l'orphelin –
À quoi bon pleurer :
Qui donc l'attend
Dans la patrie ?

- Cycle *Gerbe tombale* - I

À la Mer

Ton esprit, ô mer inquiète,
Est parent de celui du poète,
Depuis les natales vallées
Vers toi mes rêves s'envolaient.

Enfin, me voici près de toi,
À cette heure tumultueuse,
Mon âme émue et fiévreuse
Entend ta formidable voix.

Ton grondement est un chant sauvage
Vibrant d'une étrange passion,
Dans ton bouillonnement, ta rage
On sent ton effrayante action.

Mystère, énigme insaisissable,
Grandeur, laideur, vicissitude,
Puissance fière, irréductible,
Farouche et sombre solitude.

Tes horizons tentent ma vue :
Des ondes – immense étendue ;
Vagues écumantes, tortueuses
Sur des profondeurs ténébreuses...

Dans tes flots, ô mer implacable,
De noirs sommets sont reflétés ;

Que sait-on de si comparable
À ta démonique beauté ?

J'écoute, le cœur plein de trouble,
Je contemple tout interdit,
Je ne puis reprendre mon souffle
Dans ton monde, qui me séduit.

Au bord de la mer (1901)

J'étais là debout, contemplant ;
La vague poursuivait la vague
Sur la mer vaste, interminable.

Comme un oiseau aile-légère,
Plus intrépide qu'une flèche,
Vogue un navire, voiles tendues.

"Oh ! reste", dis-je et tends les bras –
Seul un sillon d'écume est là.

À peine l'eus-je perdu de vue,
Qu'une larme, chaude, brûlante.
De mes yeux doucement roula.

Sur cette mer – le monde, quelque trace
Après moi rappellera-t-elle
Les détresses que j'ai vécues ?

- Cycle *Gerbe tombale* - 3

Ne me demande pas... (1901)

Ne me demande pas, mère chérie,
Quelle blessure je porte dans mon sein,
Pourquoi ma mâle vigueur est flétrie,
Et chaque jour je languis, je m'éteins ;

Mais plutôt donne-moi ta main, ô mère,
Pose bien ta main sur mon cœur blessé,
Et conte-moi les histoires amères –
Tes souvenirs de l'émouvant passé.

Dis-moi comme alors on versait des larmes
Lorsque, dans son sincère amour trompé,
Le cœur brûlait. Moi-même, empli d'alarme.
Jusqu'à m'oublier, je suis prêt à pleurer.

Dis-le moi, car mon âme est oppressée,
Dans quoi, vous autres, mettiez-vous alors
Vos espérances vainement bercées?
Moi de même, j'y croirais aussi fort!

Heureux... (1901)

Heureux, heureux, celui qui peut
Regarder tranquille en arrière,
Contempler sa longue carrière –
Chemin de poule, – heureux, mon Dieu!

Heureux, heureux celui qui peut
Habilement plier l'échine,
Voir briller, dans l'ombre mesquine,
Le métal, – heureux, ô mon Dieu!

Mais bienheureux, bienheureux qui peut
Ne jamais rencontrer d'heureux,
Ne jamais entendre ce hideux³⁴
Langage humain, - oui, bienheureux...
Miséricorde, mon Dieu!

Poésies

34. Note du traducteur : "Dans l'original c'est "puant", peut-être plutôt pour la rime".

Le Bizarre (1901)

Sur le bord de la mer parfois je le voyais –
Son œil distrait plongeait dans l'éloignement,
Dans la campagne aussi souvent je l'ai trouvé –
La tête basse, et pensif, il marchait lentement.

Il est partout. Dieu sait vers quel objectif
Il porte son regard troublé, craintif,
Avec son sourire étrange et sinistre,
Il évite de rencontrer les autres.

Du monde dépravé il se détourne,
Et chacun croit devoir le mépriser,
Et chacun se garde de l'approcher,
Mais fou personne ne veut le nommer.

Joues maigres et creuses, rides profondes
Sillonnant son front toujours pâle et sombre, –
Sur son visage les traces abondent
D'épreuves cruelles, et quelles ombres !

Toujours seul dans la foule bruyante,
Est-ce un amour ancien, insensé,
Quelque haine ou rancune démente
Que, malheureux, il emporte à la tombe ?

Poésies (1900-1901)

Sinistres bruits – la haine veille,
Le serpent de venin abreuve tous les cœurs.
L'homme ne connaîtra plus l'homme,
L'avidé démon de la guerre
Plane déjà au-dessus de nos têtes.

Brille, ô raison – soleil puissant,
Dissipe les ténèbres, fais en sorte
Que même les aveugles voient
L'abîme sinistre et béant,

Et qu'enfin la douceur apaise
Les âmes ivres de méchanceté!

Poésies

Il vient une heure (1901)

Il vient une heure – c'est l'heure inéluctable,
Heure ultime ; comme une bougie,
La force décline, et s'éteint la vie ;
L'homme arrive, apaisé, devant la tombe ;
Une voix – voix de juge – l'interpelle :
"Homme, tu as reçu – as-tu payé?"

Le malheureux regarde en arrière.
Il cherche, quelque trace de lumière
Sur l'inégal chemin passé sur terre ;
Une impitoyable angoisse l'effraie,
Il se demande : qu'a-t-il qui supplée
Au bien, au mal dont son âme est chargée?

Malheur, malheur! – sa détresse est immense,
À qui sur sa tête entend la sentence :
"Hôte inutile tu fus dans la vie!"
Comme un criminel près de la potence,
Il condamne ses vanités chéries
Et tremble d'une terreur infinie...

Poésies

Les Exilés (1902)

Les flammes du couchant empourprent
De la mer la vaste étendue,
De leur jeu violent lassées,
Les ondes se sont apaisées ;
Légèrement le bateau glisse,
Poussé par des souffles propices,

Et vous vous perdez dans la brume.
Ô rivages natals !

Le moment du retour, pour nous,
Ne sonnera jamais peut-être,
Et pour nous ce monde si vaste
Ne sera qu'un rêve bien doux ;
Le Vardar, le Danube et l'Hébron,
Le Balkan, le Pirinn, la Strandja
Resplendiront comme une aurore
Dans le seul souvenir !

Destructeurs d'un joug séculaire,
Par un misérable trahis,
Fidèles au cri de nos pères,
Par un juge tyran proscrits,
Nous aurions, ô chère Patrie,
Avec ce courage de preux,
Autour de ta face meurtrie
Achévé le combat glorieux...
Hélas ! dans sa fuite incessante
Le bateau nous emporte ; la nuit
Déroule son ombre angoissante,
Et dans l'horizon assombri
Nous ne distinguons plus qu'à peine,
Comme des géants assoupis,
Les cimes toujours plus lointaines
Du légendaire Athos.

Et les yeux voilés par les larmes,
Tournant un suprême regard
Vers les chers et natals rivages.
Sans espoir nous tendons les mains.
Nos bras chargés de fers se lèvent.
L'amertume remplit nos cœurs
Ce n'est plus que le ciel et l'onde...
Adieu, adieu, pays natal !

Les soucis quotidiens ont émoussé mon âme,
Et pour peu qu'on y pense, on sent son cœur meurtri,

À qui donc, ô mon Dieu, faire part de mon drame,
À qui peut-on ouvrir son cœur endolori ?

Aigle enfermé, l'esprit succombe dans l'angoisse
Et dans la solitude il somnole et se tait ;
Comment donc supporter l'ennui qui nous terrasse
Devant tant de mesquine et piètre vanité ?

Apaise-toi, mon pauvre cœur ;
D'un noir pressentiment saisi,
Pourquoi bats-tu anxieusement ?
Que t'a donc donné le destin –
Méchamment sur toi hérissé –
Qu'il puisse à présent te ravir ?

La vie ? – Elle n'est qu'une seule,
Et tu voudrais qu'elle se passe
En laissant au monde une trace ;
Mais que de fois, désabusé,
De tout ce que tu as aimé,
Tu souhaitais de n'être plus !

Testament (1904)

Je vous lègue, ô mes frères, un seul vœu :
Que je meure paisible – malheureux,
Ou que je tombe en combattant – heureux,
Ne me donnez pas en pâture aux vers !

Ce vœu sacré, puissiez – vous l'exaucer :
Que le feu change mon corps en poussière,
Et par mers, dans les tempêtes, aux flots
Confiez, à eux seuls, confiez ma poussière !

2) Pièces extraites des *Insomnies* (1907)³⁵

À ma sœur³⁶ (1904)

Ne veuille pas savoir la source des malheurs
Qui sous l'éclat du jour m'emporte sans relâche ;
Ne veuille pas savoir vers quels nouveaux confins
Dans la nuit du désert conduisent mes chemins !

Tu voudrais donc savoir ce qui est pour moi-même
L'énigme dont j'ignore et le sens et le but ;
Mais laisse-moi, oubliant mon pénible destin,
Goûter auprès de toi un moment d'accalmie !

Puis laisse-moi reprendre à nouveau mon chemin
Vers le terme brumeux réservé par la vie ;
Et si là-haut veille un maître des destinées,
Que la meilleure part par lui te soit donnée !

C'est en vain, ô mère... (1904)

C'est en vain que tu crains, ô mère,
Que d'errer je n'en puisse plus,

35. Note du traducteur : “La plupart des pièces de cette série (et de ce recueil – *Insomnies*) ont pour thèmes des problèmes intérieurs ou personnels. Le poète scrute toujours son propre moi et considère sa destinée. Ce sont des problèmes qui surgissent en s'aggravant du fait que le poète se met en face de lui-même et, par conséquent, se sent en conflit, ou que sa nature profonde réagit, d'une manière qui lui est propre, aux caractères et aux influences du milieu, qui le repousse ou le sollicite. Les rapports avec les plus proches – mère, sœurs, amis et concitoyens... sont au premier plan de ce domaine d'échanges et de réactions intérieures, transformés en poèmes, de tonalité assez sombre. Parfois ce sont des apostrophes, des interpellations ou des allusions stridentes, sarcastiques ou douloureuses. Puis, c'est la passion naissante, mais pure comme un désir d'enfant, et la tristesse de voir s'éloigner l'objet qui l'a éveillée. Enfin, c'est le spectacle de la destinée d'autrui, les problèmes de la souffrance, du sens de la vie, de la mort, de la destinée humaine... – C'est souvent le dialogue du poète avec lui-même, ce qui fait que, à force de réfléchir, il devient, par moments, raisonneur”.

36. Note du traducteur : “Catherine – la sœur cadette du poète”.

Que, peut-être, ton fils, ô mère,
De toi ne se souviennne plus.

En vain tu t'inquiètes, ô mère,
Eh ! comment pourrais-je oublier
L'incharitable, cœur sévère,
Qui m'a jadis donné la vie ? !

Ardent désir (1904)

Toujours ce désir ardent,
Et ce chemin incessant –
Errance qui paraît sans fin !

Le regard toujours projeté
Vers l'incertain lendemain
Où pas un port pour s'arrêter !...

Compagnons (1904)

La flamme juvénile s'est éteinte,
Dans les compagnons quelle douceur ovine !
L'impitoyable vie a sur toutes les mines
De son mal cynique imposé l'empreinte

Plus d'un me suit des yeux, soupire avec envie,
On m'estime heureux, je ne puis m'en défendre,
Je plains leur sort, je plains le désert de leur vie ;
Mais moi, qui me plaindrait, qui voudrait me comprendre ?

Solitude³⁷ (1905)

Lorsque de Mai la nuit mélancolique
Couvre la terre de ses cheveux épars

37. Note du traducteur : “ Les pièces *Solitude*, *Jours dans la nuit* et *Le soleil s'est éteint*, constituant le cycle *Solitude*, ont été dédiées à la poétesse Dora Gâbé ”.

Et que des souffles embaumés répandent
Les soupirs muets d'innombrables fleurs,
Quand des myriades de larmes –
Diamants brillent au firmament,
Alors je me sens renaître
Au sein de la mère – nature.

Dans mon âme aussi les rumeurs se taisent
Des quotidiennes vanités,
Dans mon âme aussi se lèvent, soupirent
Des milliers de rêves sans nom,
Dans mon âme aussi s'égrènent des larmes,
Et mon âme, rassérénée et pure
Aspire à se fondre dans l'âme ardente –
La grande âme de la mère – nature.

Et je languis d'une aspiration sainte
De la pensée sans le mystère profond,
Et je languis d'une aspiration sainte
Du mystère dans la haute pensée ;
Je tombe à genoux, vers la voûte bleue
Je lève mes bras faiblissants ;
Se recueillant, l'esprit restauré prie
Au sein de la mère-nature.

L'esprit, apaisé, peut enfin comprendre
L'ombre au milieu de tant de clarté,
L'esprit, humble, en paix, enfin réalise
L'aube au milieu de tant d'obscurité ;
Je brûle au milieu des tendres flammes
De l'âme universelle, et je meurs –
Je m'oublie et me perds comme un chant tout au loin,
Dans une suave fraîcheur, je meurs
Au sein de la mère-nature.

Jours dans la nuit (1905)

L'un après l'autre, ils arrivent, pâles,
Les jours que je n'ai pas vécus ;

De poussière couverts, muets d'épouvante,
Sous leur froide charge, et s'en vont au loin,
S'arrêtant à mon seuil, y jetant leur fardeau,
Et, tels des fantômes en songe,
Ils disparaissent à jamais.

L'un après l'autre, ils arrivent, pâles,
Les jours que je n'ai pas vécus,
Jettent de chers défunts et disparaissent ;
Voici mon amour de blessures couvert,
Et ma foi qui s'en va, tête basse,
Mon espérance flétrie à jamais,
Et mes rêves chéris qui dans leur mort subite
Ont gardé leur sourire attachant ;
Ainsi viennent, disparaissent, bien pâles,
Les jours que je n'ai pas vécus !
Elle seule, contre moi hérissée,
L'impénétrable et froide nuit
Demeure, et de son aile noire
Souffle un froid sanglant. Un gouffre infernal
Menace à travers son regard sinistre ;
Méchant et vorace, elle est toujours là,
Et je vois briller ses griffes perçantes.
Oui, elle seule, sur moi hérissée,
L'impénétrable et froide nuit,
Qui a de tant de chers défunts mangé la vie.
La voici victorieuse et qui murmure,
Et son hideux murmure glace mon sang.
Déchirant ma poitrine, elle arrache mon cœur,
Le regarde et ricane méchamment,
De son ongle crochu elle y trace des signes
Et ne cesse de ricaner. – Toujours,
Sur moi sans cesse hérissée,
Cette impénétrable et froide nuit !...

Cycle Solitude - 2

Peut-être (1905)

Brisé-moi aussi, et j'interrogeai...
Et j'entendis – oui, c'était l'âme –
Une tendre corde dans le silence.
Mon âme était là, devant moi,

Je l'entendis dire enfin : “Peut-être”;
Le soleil s'en allait; dans l'oubli de moi-même
Et rempli de crainte, j'interrogeai,
Et j'entendis tout bas : “Peut-être”.

Brisé-moi aussi, et sur ma poitrine
Je laissai se pencher ma tête,
Pourtant, vers l'Orient je tendis les mains,
Une lueur d'espoir au cœur désespéré,
Et comme un écho en moi-même,
Je répétais tout bas : Peut-être
Le soleil n'y était plus, la sinistre nuit
En ricanant portait au loin : Peut-être !

Et j'attends, moi aussi; des siècles ont passé,
Que mon regard plonge dans les ténèbres;
J'attends toujours. Et mes yeux par les vents
Jusqu'aux larmes de sang sont fouettés;
Et je répète encor : Peut-être!...
Et j'attends le soleil, sa lumière éclatante,
Les yeux couverts de poussière et de sable,
Depuis longtemps ne voyant plus; - peut-être...

- Cycles *Vers la Cime* - 2 et *Dans les ténèbres* - 3

Le Soleil s'est éteint (1905)

Le soleil s'est éteint et la lune est absente,
Les astres dans le ciel ne se montreront plus;
Je suis là, étendu, mon âme est impuissante
À surmonter la froide, impénétrable nuit.
Plus de chant d'un oiseau, pas même un cri de bête,

Plus jamais un écho ne parvient jusqu'à moi,
Silence sépulcral, obscurité complète,
Et je suis impuissant à élever ma voix.

Je suis là, impuissant, et j'envisage :
Une lueur macabre dans les yeux,
Le songe monstrueux des âges
Veille là, immobile et silencieux.

Je ne puis me lever, me faire entendre,
Le monstre me serre à l'étouffement,
Sa gueule de bave rouge est entachée –
C'est la dernière goutte de mon sang.

- Cycle *Solitude* - 3 (*Insomnies*)

Ne la réveillez pas!³⁸ (1905)

Mon âme s'endort au sein de la nuit –
Ne la réveillez pas !
À tous étrangère,
Infortunée et solitaire,
Peut-être meurt-elle au sein de la nuit –
Ne la réveillez pas !

Sous son manteau tenu par des anges-étoiles,
La nuit veille, mélancolique,
Sur son sein serrant tendrement
L'enfant malade, nostalgique ;
Sous son manteau tenu par de pleureuses étoiles,
La nuit veille mélancolique.

38. Note du traducteur : “On peut tenir cette pièce pour un autre chef-d'œuvre de poésie symbolique et symboliste. L'impression qui s'en dégage à la lecture de l'original plonge le lecteur dans une tristesse méditative et silencieuse, confinant à une sorte d'extase, à laquelle s'ajoute l'émotion éprouvée de savoir que l'âme, pure et s'ignorant comme un enfant, infortuné et méconnu du monde, se retire dans un sommeil d'oubli, de néant et de mort. – Remarquons le cadre, ample et impressionnant, qu'est la nuit, seule amie et protectrice, avec son manteau, soutenu par des étoiles, d'abord anges, puis pleureuses. À rapprocher “et sourit doucement” de l’“immuable et pâle sourire” dans *Je n'ai pas recherché les joies*”.

Elle dort, les yeux clos, l'âme infortunée,
Et sourit doucement ;
Dans son apaisement,
Sans souffle, la nuit se penche, silencieuse ;
Elle meurt, les yeux clos, l'enfant infortunée,
Et sourit doucement.

Cycle Soirs de Mai

Tu viendras (1905)

Tu viendras, ô jour espéré ; –
Ma force est à jamais partie – ;
Pendant une nuit d'insomnie
Tu viendras, jour-sauveur sacré,
Avec pourpre et dards lumineux,
Vers l'éternel tournant les yeux –
Une aube dans un ciel radieux.

Tu viendras, ô jour espéré ;
Dans la nuit, de nombreux vampires
Ont bu mon sang avec des rires ;
Tu viendras, jour-sauveur sacré,
Dans la mer d'ombre et de clarté,
Le flot, subitement monté,
Enlèvera l'esprit blessé.

Tu viendras, ô jour espéré,
Avec toi sera arrivée
La paix longuement rêvée ;
Tu viendras, jour-sauveur sacré,
Flamboiera l'obscur horizon,
Toi, tu planeras sur mon front,
Royalement illuminé.

Tu viendras, ô jour espéré,
Tu sonneras comme un message,
Plus doux qu'un chant dans un mirage ;
Alors, esprit désincarné,

Et sur ma dépouille penché,
Tout seul, bien seul, je pleurerai.
Oui, tu viendras, jour espéré !

Tu n'es pas coupable (1906)

Je suis d'un autre monde, et tu n'es pas coupable
Enfant de cette terre et des rêves-poussière,
Coupable tu n'es pas ; car j'attendais de toi
Non le noir des passions, mais l'esprit-cristal froid ;
J'imaginai que tu serais le miroir reflétant
Mon idéal dans la limpide solitude –
Un magique miroir où prendrait corps et vie
Mon rêve de cristal moulé d'airain brillant.

Je suis d'un autre monde et tu n'es pas coupable,
Dans les froides hauteurs il n'est point de souillure,
Je suis d'un autre monde ; et que pourrais-tu faire
De mon rêve neigeux, de mes émotions pures,
Que ferais-tu vraiment ! Car tu n'es pas la harpe
Répondant au secret qui pleure seul dans l'ombre, -
La harpe aux clairs accents, résonnant dans mon âme,
Vibrant de ma douleur, chantant de ma joie !

Insomnies

Muraille de glace³⁹ (1906)

Muraille de glace – là je suis né,
Muraille froide – a glacé mon souffle,
Muraille de verre – c'est une prison,
Muraille éternelle – je n'ai pu la briser...

39. Note du traducteur : “Cette petite pièce, assez hermétique, est essentiellement symbolique et elle caractérise un état d'âme fréquent et dominant du poète. Lui-même, il disait qu'il avait parfois la sensation presque physiologique d'une “muraille de glace”, qui le séparait du monde et au pied de laquelle étaient restés – “chers défunts” – ses rêves, ses idéaux, ses enthousiasmes, sa foi, ses élans... Cette pièce est à rattacher à une autre, *Jours dans la nuit*”.

Qui s'en approche y laisse un noir cadavre ;
Qui n'a pas approché! – et les morts y sont nombre
Qui s'en approche y éclipse un rayon ;
Qui n'a pas approché! – et je me meurs dans l'ombre.

Cycle *Visions de minuit*

Soupir⁴⁰ (1906)

Du jour mourant voici les dernières lueurs
Et le parfum de roses sans pitié effeuillées,
Le triste chant d'un cygne malade depuis l'aube
Mon âme solitaire, et sa peine, et son deuil...

Ah! le deuil silencieux de la nuit avançante
Et dans les buissons un soupir de zéphir ;
Les ailes étendues reposant impuissantes –
L'âme déjà défunte et sa paix sépulcrale.

- Cycle *Journal - 7 (Insomnies)*

Deux beaux yeux (1906)

Deux beaux yeux, l'âme d'une enfant
Dans deux yeux si beaux – musique et lumière,
Ils ne demandent rien, ni ne promettent ;
Mon âme prie,
Ô enfant,
Mon âme prie,

40. Note du traducteur : “Cette brève pièce est un chef-d'œuvre de poésie symboliste. Par le ton, elle évoque la romance sans paroles *Il pleut dans mon cœur* de P. Verlaine, mais aussi et surtout les *Serres chaudes* de M. Maeterlink. À cette époque-là le poète avait subi l'influence des symbolistes français... Pas un seul verbe dans cette poésie, remarquable par sa forme impeccable, ainsi que par la sincérité et la concision de l'expression. On ne saurait rendre l'impression qui s'en dégage, et la pièce dénote incontestablement un génie poétique capable de soudains éclats... On peut rapprocher cette pièce de certaines autres, notamment *Désir*, *Ardent désir*, etc.”

Sur eux, demain, passions et peines
Du déshonneur et du péché
Feront tomber le voile obscur ;
Du déshonneur et du péché
Le voile – oh, non ! – passions et peines
Sur eux ne le feront tomber !
Mon âme prie,
Ô enfant
Mon âme prie...

Ils ne demandent, ne promettent rien ! –
Deux beaux yeux ; musique et lumière
Dans deux beaux yeux – yeux d'une enfant.

- Cycle *Journal* - 8 (*Insomnies*)

Enchanteresse (1906)

Mon âme est une humble captive,
De ton âme elle est prisonnière –
De tes deux paisibles prunelles ;
Mon âme prie et te conjure,
Je te vois – un siècle est passé,
Ton âme charmeuse se tait.

De faim, de soif mon âme est torturée,
Mais elle n'a point l'écho de ton âme –
Ton âme, enfant et divinité ;
Et dans tes yeux c'est le silence,
Ton âme avec pudeur peut-être pense
À ton triomphe enchanté.

- Cycle *Journal* - 9 (*Insomnies*)

Viens! (1906)

Tes yeux sont des cieux constellés,
Tes cheveux – le sombre voile

Du soir en marche, tes cheveux !
Ton souffle – souffle frais de jeune fille -,
De Midi le souffle vivifiant –
Zéphir parmi les fleurs dormant.

Viens – le jour est sans vie et froid –
Par cette nuit de clair de lune,
Cheveux épars, sur moi penchée ;
Viens sur mon visage répandre ton souffle,
Viens et réchauffe mon cœur refroidi –
Par cette claire nuit, sous les cieus constellés !...

- Cycle *Journal* - 9 (*Insomnies*)

Idéal (1906)

D'une tendre rose de Mai
Tu es le plus beau bourgeon,
Et mes rêves sont l'aurore de Mai ;
Voici le jour – de mon amour dans les rayons,
Toi, l'unique pour moi,
Exhalant les parfums, tu fleuriras,
Ma poitrine de toi s'ornera,
De mes yeux tu seras la joie.

Tel un soleil, mon amour versera
Sa lumière sur toi – pour toi il brûlera ;
Après l'ardeur de la journée,
Du soir violeté la tiède rosée,
Au seuil d'un sommeil éternel,
Tous deux nous arrosera ;
Et furtif, silencieux, un ange soufflera
Les astres dans les cieus constellés.

- Cycle *Journal* - 11 (*Insomnies*)

Violettes (1906)

Jamais le soleil ne vous voit,
Pas même un zéphir ne vous touche,
Tout humbles, au milieu des herbes,
Même l'abeille ne vous aperçoit,
Oh ! tristes, pâles violettes !

Vous attendez la main amie
Et rêvez des doigts délicats, –
Vaine espérance ! ainsi, flétries,
Dans un silencieux désespoir,
Vous languissez, malades violettes !

Parmi les buissons, les épines,
Depuis toujours baissant le front...
Désirs dans cette vie chagrine,
Rêves timides, indécis,
Vous vous mourez, ô pâles,
Malades violettes !

- Cycle *Journal* - 12.

3) Pièces extraites des *Lucidités*⁴¹

Je souffre (1906)

Je souffre – dans l’oubli quotidien du travail,
Dans le silence rongeur du repos,
Dans l’ardeur de l’existence,
Dans le froid de maint rêve étranger à ce monde,
Dans mes envols et dans mes chutes
Je souffre...

Quand je prends mon essor – toujours plus haut – pour
voir
L’abîme se creuser toujours plus effrayant,
Dans mes descentes vertigineuses, j’aspire
À la trêve d’un champ de lumière ;
Ainsi, dans mes essors, ainsi dans mes retours,
Toujours, partout, je cherche,

Et je souffre. – De la vie
J’ai dédaigné, j’ai fui les joies ;
Je souffre et dans la sérénité du bien,
Et quand dans l’obscur péché je succombe,
Je souffre...
Je vois ma vie usée à souffrir,
À chercher – la souffrance peut-être

- Cycle *Déchéance* - 2 (*Lucidités*)

41. Note du traducteur : “Les émotions et problèmes personnels font encore le thème de plusieurs pièces de cette autre série. On y sent toutefois un certain assagissement, une sorte de calme et de sérénité qui justifie le titre “*Lucidités*”. Les visions du poète s’élargissent et sa pensée embrasse des objets et des problèmes dépassant le domaine personnel. L’esprit du poète, toujours inquiet, mais considérant les choses d’une certaine altitude, s’élance dans l’exploration de la grande réalité. Les considérations et visions du poète touchent à l’universel et au cosmique. Le poète se rend compte, non sans amertume, non seulement des limites de son propre être, mais encore de celles du connaissable, de l’intelligible. Il “souffre” de ne pouvoir nulle part s’arrêter et sentir comblés ses désirs de possession intégrale de la réalité et de la vérité. À la fois mystique et sans foi, manquant d’un critérium d’activité et de certitude, il ne cesse d’errer et de flotter entre le réel et l’absolu, vainement poursuivi...”.

À Laure⁴² (1906)

Mon âme est un gémissent,
Mon âme est un appel vivant ;
Oiseau d'une flèche percé,
Mon âme est mortellement touchée –
d'amour elle est blessée.

Mon âme est un gémissent,
Mon âme est un appel pressant ;
Que signifient rencontre et séparation ?
– C'est un enfer, c'est une peine –
Et l'amour dans la peine !

Les mirages sont près, les routes sont lointaines.
Un regard étonné, rayonnant vie et joie,
Jeunesse avide et qui s'ignore,
Effervescente chair et léger fantôme.

Les mirages sont près, les routes sont lointaines,
Elle est là, devant moi, d'auréole entourée,
Ne sachant qui gémit et qui l'appelle,
Elle – à la fois chair et léger fantôme.

- Cycle *Déchéance* - 5.

Bague à opale (1906)

Ton rêve est une captive enchantée
De mon âme, qui t'appelle et te convie,
Tu viendras tout au bout du désert de la vie,
Par-dessus les sommets et les sombres vallées.

42. Note du traducteur : “C’est dans les éditions posthumes qu’on a donné ce titre à cette poésie, publiée d’abord sans titre, puis marquée seulement de la date 6 Août 1906 – jour où, au cours d’une excursion dans les environs de la capitale, le poète fit la connaissance de Melle Laure P. Karavélova qui, dans la suite, devint son épouse...”.

Pureté de cristal des hauteurs azurées,
Dans le calme sommeil de tes seize ans,
Tu fus l'objet trouvé de mes rêves ardents,
Mon âme t'a désirée, captivee.

Par-dessus les sommets, les gouffres, les espaces
Ton rêve vient à moi dans un allègre songe,
Et dans la nuit pénible où l'âme devient lasse,
J'entends les accents de l'aube salvatrice.

Tu viendras, innocence-aurore victorieuse
Et la pudeur sera ta robe parfumée –
Oh ! l'instant des confessions ultimes, cordiales,
De l'union rêvée et bienheureuse !

Mon âme alors sur toi déversera des perles,
Tu seras la rose, et moi, l'allègre Mai,
Nous brûlerons, perdus dans notre songe,
Et fondrons dans le ciel ainsi qu'une fumée.

- Cycle *Lettres* - 1 (*Lucidités*)

Tu seras en blanc (1907)

Tu seras, en venant, toute de blanc vêtue –
Comme un ange, et portant un rameau d'olivier.
Je médite : Ce monde du mal n'est pas la proie
Puisque toi, tu en es, puisque c'est ta patrie ;
Et j'ai douté de mon ignorance angoissante,
Et j'aspire à la paix.

Et, plein de foi, j'offrirai mes étreintes,
En contemplant les yeux tant aimés,
Je boirai calmement leur lumière,
Et leurs rayons me seront bienfaisants.
Alors je voudrai regarder le monde,
Car sur lui le jour se sera levé.

Oh ! que le monde alors ne soit plus que des ruines !
Ruines – j’en ai souvent heurté dans la nuit pleine ;
Pourtant j’y trouverai de solides fragments,
Je saurai en construire un monde tout nouveau
Et tel qu’on n’en avait jamais connu sur terre –
Un monde à nous, un monde ! et ce sera un temple.

- Cycle *Aveux* - 5. Nancy (*Lucidités*)

Le Chant de l’homme (1907)⁴³

Cogénaire, identique au tourbillon de l’être,
Intrépide, je plane au-dessus de ténèbres
Que ne vient secouer nul rêve de clarté,
Sans jamais nulle part faire un instant de trêve,
Dans un élan perpétuel porté.

La vie et la mort sont mes ailes éternelles,
Qui s’agitent de pair ; et, proches ou lointaines,
Les bornes ont fondu devant mon ample essor.
Des instants, dans leur course fulgurante,
J’ai cessé de compter le nombre fort.

Où vais-je, tourmenté par une soif ardente –
Mourant et renaissant, les rêves se succèdent –,
Solitaire et dans l’ombre, est-ce au jour, à l’amour ?
Quelque appel fraternel, que je crois bien entendre,
Monte à moi du chaos des ténébreux séjours.

À travers les torrents nébuleux des étoiles,
Et par-dessus l’effroi des silencieux abîmes,
Je passe – en écoutant, et l’esprit vigilant –
Dans l’espoir de moments de haute récompense
Au terme d’un chemin ne jamais finissant.

43. Note du traducteur : “Par une brève épigraphe exprimant la déférence et la gratitude, le poème est dédié au docteur ès lettres K. Kretev, critique littéraire notoire et promoteur de la revue *Pensée*, qui avait accueilli avec beaucoup de bienveillance le débuts poétiques d’Iavorov”.

Peut-être en l'infini je cherche une limite
Et rêve vainement de contempler une aube. –
Un aveugle éternel, qui se trouve éveillé
Et seul dans sa prison de tous les côtés close,
Écoutant l'écho de son propre appel.

Patrie⁴⁴ (1909)

Je t'aime, ô Patrie, et souvent j'ai peine
À voir ton état, et ton triste sort !
Maintes oppressions courbent ton corps,
Et moi, bien malheureux, je porte aussi tes chaînes.

Mais qu'es-tu donc – une terre à limites,
Le sol de cette pente ou de ces champs,
Aussi inerte au soleil, sous le vent,
Qu'aujourd'hui un tel, demain un autre habite ?

Mais où, où donc es-tu, ô ma Patrie ?
Es-tu dans cet ignoble ramassis
De chèvres, de loups, qui partout sévit,
Et dont le nom est l'innombrable fourberie ?

N'es-tu de la parole maternelle
Qui m'a, toute première, caressé –
Du génie ardent dans le cœur placé
N'es-tu pas la vertu vivifiante, éternelle ?

Mais alors, tout cela, je le porte en moi-même –
C'est là ou du passé l'écho lointain,
Ou de l'avenir l'appel incertain
Éveillant dans le cœur d'énigmatiques thèmes.

Et je te sens en moi, toi, ô Patrie,
Je te possède, et ma joie est douleur,

44. Note du traducteur : “La forme de cette traduction – ainsi que celle de plusieurs autres – correspond exactement à celle de l'original, tant pour la métrique que pour l'alternance des rimes”.

La douleur de plier sous tes oppresseurs, -
Toujours seul dans la foule, avec toi, ô Patrie !

Cycle *Bague à la main gauche* – 1.

Nirvana⁴⁵ (ou *Les eaux éternelles* - 1909)⁴⁶

Elles dorment, les eaux – sans fond, sans rive, éternelles,
Mais les cieux constellés ne se mirent pas en elles ;
Nous autres, sans sommeil, nous errons tout autour d’elles
Et frissonnons devant leurs gouffres silencieux.

Elles dorment, les eaux – sans fond, sans rive, éternelles,
De sombres horizons ne se mirent pas en elles ;
D’un œil désespéré nous sondons ces eaux rebelles,
Et frémissons devant nos énigmes, – anxieux.

45. Notes du traducteur : “Le poème est dédié à Boian Pénév, éminent savant et professeur à la Faculté des Lettres de Sofia, qui, comme le critique le docteur Krestev, avait honoré le poète de sa sympathie. C’est un mètre asymétrique et impair qui a été adopté dans la traduction – un vers “alexandrin”, dont le second hémistiche contient sept syllabes au lieu de six”.

46. Note du traducteur : “*Nirvana* – Notice : Iavorov est un mystique ; son mysticisme est plutôt cosmologique. L’éternité est pour lui une réalité fondamentale, où plongent et se développent les existences et les destinées. Elle est symbolisée par les “eaux” – vastes, profondes, infinies, éternelles, dont il sent l’immuable présence, la fraîcheur et le somnolent clapotis. Nous n’osons y plonger le regard, terrifiés d’avance et comme par instinct de notre impuissance, de notre disproportion, malgré des aspirations confuses qui nous portent à scruter ce mystère. Cette tendance d’Iavorov à l’universalisation se manifeste déjà dans des pièces antérieures, auxquelles ce poème s’apparente. Dans *Le Soleil s’est éteint*, c’est le formidable sommeil des âges qui le confond par son silence et son énigme ; dans *Solitude*, c’est l’âme impérissable de la nature qui le captive et le régénère. Proches de ce poème sont aussi : *Je souffre*, *Ne l’éveillez pas* (l’âme), *Le Chant de l’homme*. Ce poème n’est donc pas – ainsi que d’aucuns l’ont pensé – un agencement ingénieux de mots et d’épithètes en complexes à effet ; – c’est l’expression d’une idée métaphysique, d’une vision du monde spirituel... L’original est plein, saturé d’adjectifs-épithètes ou appositions, dont la langue bulgare a le génie et la facilité de formation et d’usage. Certains n’ont pas d’équivalents français ; et le français est plus strict, plus sévère dans leur formation, leurs significations et leur emploi. – On admet donc que la traduction ait quelque peu affaibli l’expression suggestive de l’original...”.

Les éternelles eaux, comme un cristal transparentes –
Sans fond, sans rive, avec leur tiédeur séduisante,
Mais nous n’osons y boire, et notre âme en est souffrante, –
Sans sommeil, sans espoir –, brûlant d’une soif ardente.

Cycle Bagues à la main gauche – 2 (Lucidités)

La Gloire du Poète (1909)

Gloire – j’entends parfois ce mot qui semble étrange,
Qu’on joint aussi au nom douloureux du poète ;
Gloire – comme un cruel ironique mélange,
Ce mot blesse toujours mon oreille inquiète.

Gloire des idéaux, gloire des envolées,
Dans le fracas banal des places poussiéreuses,
Les serments solennels, les libations pieuses...
Et les dégrisements terribles.

Gloire du chant – regret du pain sec dont on manque,
Du chant des jours sans toit et des nuits sans lumière,
Chant de douleur par les dents de la calomnie,
Et par l’aiguillon de la jalousie.

Gloire – gloire du chant inachevé, – la gloire
De la corde trop tôt violée et cassée ; –
Un écho – c’est l’écho d’âmes inertes, noires,
Et de l’âme fière, méprisée.

Gloire – j’entends parfois chanter gloire au poète ;
Gloire – gage bruyant d’une longue mémoire ;
Oh, cruelle ironie ! à mon âme inquiète
Elle sonne toujours railleusement – la gloire !

Cycle Bagues à la main gauche – 2 (Lucidités)

En guise de Supplément :
Un Hommage commémoratif rendu à Iavorov.

*Le Cygne mourant*⁴⁷
poème de Théodore Traïanov, *Panthéon* (1934)

à la mémoire de Iavorov

As-tu reconnu dans la lyre noire
Aux cordes les plus sombres au monde
Le cœur qui se meurt en chantant
De la mort dans la froide étreinte ;
As-tu entendu le cygne mourant,
Déjà dans la coque blessé,
Évoquer dans son chant le sort terrestre
De tout homme ici-bas venu ?

Résonnez toujours, paroles d'adieu
Du cygne par la peine aveuglé,
Résonne encor, refrain funèbre
De la vive douleur humaine !
Du temps dans le songe tragique,
De l'écho dans la plainte vivante
Puisse enfin l'esprit héroïque
Trouver un refuge dernier !

Quel errant, ayant quitté la terre,
N'éprouve après elle amour et regret,
Quand même du destin la colère
Pèse à travers le souvenir ?

47. Note du traducteur : "Un éminent poète bulgare, Théodore Traïanov (1882-1945), a consacré un des poèmes de son recueil *Panthéon* à Iavorov, auquel il rend un excellent hommage, en restaurant sa mémoire. La traduction, que nous donnons ci-après, ne prétend épuiser l'original ni pour la richesse du fond, ni pour la beauté de la forme. Nous espérons toutefois que le lecteur étranger, ayant pris connaissance de la notice sur le poète et de ses poésies que nous présentons ici, saisira, sans commentaire de notre part, le sens et la portée de ce poème commémoratif, dont chaque mot, chaque vers, chaque strophe sont à la fois des symboles et des allusions aux traits caractéristiques et aux épisodes qui constituaient la personnalité et l'œuvre poétique de Iavorov, ainsi que les différents aspects de sa tragique destinée...".

Mais il est des cœurs qui n'ont de trêve
Même sur l'éternel chemin –
Ils sont ébranlés de noires tempêtes,
Leurs songes sont essaims de foudres.
Par ceux-là tu pourrais comprendre
Ce qu'est un saint au péché sans nom, -
D'être pleuré par le destin,
De fuir d'horreur devant soi-même ;
D'avoir le front brillant d'Abel,
Si radieux même à l'ennemi,
Et de se sentir par le Ciel marqué
Du signe horrible de Caïn.

Que l'univers lui-même dise
Ce qu'est, oubliant son propre sort,
De lever bien haut l'oriflamme
Sur le chemin du peuple martyr ;
Et toujours peu chéri du Ciel,
Nuit et jour prêt au sacrifice,
De voir s'éteindre les prunelles
Qui rencontrèrent ton amour !...

Ne sont-ce pas là les paroles
D'un cœur saignant, scrutant ses jours,
Qui, ayant gravi son calvaire,
A tout maudit – sa mère et Dieu ?
Oh ! paroles jamais trompeuses
Qu'on murmure au bord du tombeau,
Quand, tout seul, on chante soi-même
Son propre requiem dans la nuit !